

L'ORDRE SYMBOLIQUE et la LOI

par le Dr Denis VASSE

*Les pages qui suivent ont été écrites au cours d'une session du Centre Thomas More. Elles font partie d'un texte beaucoup plus ample produit, en fin de session, par leur auteur et qui tenait compte des travaux des participants. Toutes les références à ces travaux sont ici absentes ou simplement allusives. C'est au titre d'une trace à laisser dans les documents du Centre que j'accepte qu'ainsi tronqué et incomplet ce texte soit reproduit dans ce Bulletin.*

L'ordre symbolique

On peut définir négativement l'ordre symbolique comme "ce sans quoi l'ordre de l'imaginaire et l'ordre du réel ne peuvent se donner à penser".

Au sens fort du terme, l'acte de penser, la pensée, vise l'appréhension du réel. Ainsi définie, la pensée se différencie de l'imaginaire. Mais si penser n'est pas imaginer, il saute aux yeux que l'acte de penser n'est pas sans rapport avec l'imaginaire. Le monde est d'abord, si l'on peut dire, ce que nous imaginons qu'il est. Mais la réalité du monde ne s'éprouve, nous en avons tous l'expérience, que dans la dimension de heurt, de rupture ou d'irruption, qui témoigne justement qu'il n'est pas ce que nous imaginions. Si bien que l'on peut dire que, dans un deuxième temps, le monde n'est jamais ce que nous imaginons qu'il est.

Autrement dit, nous ne pouvons penser le monde qu'à la double condition de l'imaginer, de pouvoir l'imaginer et de ne pas pouvoir l'imaginer. C'est dans la limite qui s'impose, qu'il impose à l'imaginaire, que nous percevons le monde réel. Disons qu'il est et qu'il n'est pas ce que nous imaginons.

Autrement dit, nous ne pouvons pas penser le réel immédiatement. Nous ne le pouvons que par la médiation de l'imaginaire. Cette médiation, nous ne pouvons pas en faire l'économie. Cela revient à dire qu'elle est de l'ordre de la nécessité. Le monde - et par conséquent l'homme dans le monde - ne se donne à penser que dans la déconstruction de l'imaginaire. Mais s'il se donne à penser dans cette déconstruction de l'imaginaire, vous voyez bien que cela implique une construction de l'imaginaire en tant que tel. Pour prendre une métaphore dans le registre de l'espace, disons qu'on ne peut sortir du monde imaginaire pour accéder au réel du monde qu'à la condition d'y être entré.

Cette articulation non dialectique entre le réel et l'imaginaire caractérise le lieu (lieu non-lieu, lieu utopique) du sujet humain en tant qu'il se pense dans le monde en pensant le monde : c'est là qu'il réside, dans cet ordre symbolique hors duquel le rapport de l'ordre imaginaire et de celui du réel ne peuvent se donner à penser. En d'autres termes, l'ordre symbolique ne se donne à penser que dans l'acte de la différence entre le réel et l'imaginaire. Il est ce sans quoi nous n'avons aucun accès au réel et du monde et du sujet qui le pense. Sans lui, l'homme n'est plus tout à fait l'homme. Sans lui, le sujet humain ne surgit pas, il est assigné à résidence, il est emprisonné dans un pur imaginaire qui ne se sait pas comme tel, qui se prend et qui est pris pour le réel.

Ainsi en va-t-il pour le psychotique dont on dit couramment "qu'il vit dans son monde à lui", c'est-à-dire dans un monde purement imaginaire nulle part ouvert, nulle part articulé sur le réel du monde.

Le sujet du psychotique (si encore on peut dire : le "sujet") est perdu dans l'immédiateté de ce qu'il imagine, de ce qu'il perçoit. A la limite, le psychotique est immédiatement ce qu'il voit ou ce qu'il entend. S'il vous voit, il est vous. Et s'il ne voit et n'entend rien, il n'est rien. Il est confondu avec ce qui s'imagine, avec ce qui s'imagine en lui, et si rien ne vient s'imaginer en lui, il n'a plus aucun refuge, il sombre dans une sorte de gouffre intérieur où il est livré à la multiplicité de ses sensations organiques qui n'ont aucun lien entre elles et le vouent à la dilapidation d'un corps morcelé, d'un éclatement.

Le psychotique n'est référé ni au réel du monde, ni à la réalité du symbole, de l'ordre symbolique dans lequel tout sujet demeure. De n'être pas pris dans l'ordre symbolique de la nomination, du nom, il ne peut accéder au réel du monde.

C'est pourquoi ce n'est pas sans réserve que l'on peut parler de "sujet" quand il s'agit de la psychose. Le psychotique ne réside pas dans le langage : il est prisonnier de ses organes et des sensations qu'ils lui procurent. Il n'a pas de nom. Il n'a pas de place dans le réseau personnalisé des pronoms. Il n'est ni "je", ni "tu", ni "il". Il ne se loge dans aucune de ces particules qui représentent le nom en ses différentes fonctions dans la phrase. Tout au plus son errance indéfinie peut-elle venir se signifier dans un "on" qui précipite dans la confusion tous les pronoms personnels.

Cette impossibilité, pour un sujet, d'être représenté sous un signifiant qui ne renvoie ni à un signifié donné, ni même à un autre signifiant, cette impossibilité de "trouver" une place et une fonction dans le champ de la parole, dans le tissu du langage, c'est ce que Lacan appelle la "forclusion du nom du père". La forclusion du nom du père a pour corrélat l'exclusion du sujet du réseau des signifiants : l'exclusion du sujet en tant que sujet. En tant que tel, en effet, il n'obéit plus à la loi du langage. Il ne s'y trouve impliqué ou plutôt il n'y est impliqué que comme objet s'offrant indéfiniment à la manipulation des autres. Jamais il ne peut prendre à son compte la parole.

Tout autre est l'exclusion dont souffre le névrosé. C'est toujours en tant que sujet qu'il est exclus, qu'il se pense exclus. Le névrosé se sent toujours exclus du réseau des relations en tant que sujet tiers, en tant que "il". Il possède l'art consommé de se mettre en situation de rejet, car c'est dans ce rejet de lui-même en tant que sujet qu'il se sent le plus exister.

Ainsi en va-t-il pour l'hystérique dont le fantasme majeur est de se "lover" immédiatement et constamment dans le désir de l'autre, de correspondre à ce que son partenaire est censé attendre de lui. Pour lui, l'initiative qui fonde sa parole et son comportement est toute entière impartie au "tu". Il n'est "je" que pour un "tu" qui est le véritable "je". Et dès qu'il ne se "sent" plus en cette position privilégiée, dès qu'il ne fait plus fonctionner l'autre en tant que son "je", il est malheureux comme les pierres et se retrouve en position de tiers exclus, rejeté, abandonné, bafoué, coupable. L'hystérique oscille perpétuellement entre la position du "tu" privilégié et celle du "il" rejeté. C'est pour cela que l'on dit de lui, selon les moments, qu'il est très séduisant ou très emmerdant. Il ne se croit sujet du langage qu'en tant que c'est l'autre qui le tient.

Ainsi en va-t-il pour l'obsessionnel dont le fantasme majeur est de n'occuper jamais que la place du "je". Quitte à dire la même chose que l'autre, c'est toujours lui qui entend le dire le premier. Il oublie ou réduit le "tu" qu'à n'être le support de son propre discours ou, du moins, il ne s'adresse à l'autre que comme à celui qui a à entendre son discours, mais avec lequel il a les plus grandes difficultés du monde à échanger les prérogatives du sujet parlant en tant que "je". Il monopolise la conversation et si, d'aventure, il ne se trouve plus en cette position de "je" privilégié, il n'écoute plus, il se rend absent. Il conclue éventuellement au désintérêt de son interlocuteur, voire à l'impossibilité pour ce dernier de comprendre "ce qu'il dit". L'obsessionnel trouve toujours qu'on ne s'intéresse pas à ce qu'il dit, l'hystérique, lui, qu'on ne s'intéresse pas à ce qu'il est, qu'on ne le reconnaît pas. Dans ce cas, l'obsessionnel vient se précipiter dans la position du tiers exclus, mais du tiers exclus par le haut (si j'ose dire) : celui qu'on ne comprend pas (alors que l'hystérique se précipite dans la position de tiers exclus par le bas : celui qui n'est pas compris), mais qui est sûr de ce qu'il avance et de la perfection de ses arguments (alors que l'hystérique est toujours prêt à les mettre en doute...). L'obsessionnel oscille perpétuellement entre la position d'un "je" privilégié ou d'un "il" superbe qui attend son heure. C'est pour cela qu'on dit de lui, selon les moments, qu'il est très intéressant ou très ennuyeux. Il ne se croit sujet du langage qu'en tant que c'est lui qui le tient.

L'hystérique est soumis jusque dans son corps à la loi du langage : le moindre mot a sur lui un impact extraordinaire.

L'obsessionnel, au contraire, "est" maître du langage, il entend en faire la loi.

Pour sortir de cette diversion, disons que ni l'un ni l'autre ne réside véritablement dans la parole. Parler à quelqu'un, en effet, c'est l'autoriser à prendre à son tour la parole comme sujet du discours auquel il a été soumis : parler, c'est échanger avec l'autre les prérogatives de sujet parlant aussi bien que celles de sujet écoutant. Ce n'est pas le sujet qui a à juger de la parole qu'il profère ou qu'il entend (encore moins à lui de juger l'autre). C'est, au contraire, la parole, en tant qu'elle est entendue et proférée qui juge le sujet. C'est dans cette mesure qu'il réside en elle, qu'il est soumis à sa loi, qu'il n'en est ni exclusivement le maître, ni exclusivement l'esclave.

C'est en elle qu'il peut rencontrer et se séparer de l'autre.

C'est par elle qu'il est maintenu dans l'ordre symbolique.

Ce dernier articule un sujet à un autre sujet dans leur relation au monde, au corps, aux objets. C'est en lui que l'imaginaire s'articule au réel du monde comme au réel du sujet.

Le lien constitutif de cet ordre en tant que symbole ne se repère qu'au niveau des effets que la parole produit sur un sujet donné. Autrement dit, il ne se repère qu'au niveau des traces qu'elle laisse en lui, au niveau des signifiants qui l'organisent en tant que sujet d'un discours.

Ces traces, ces signifiants élaborés au lieu de l'Autre - dans la parole qui nomme - sont la seule voie d'abord du sujet, mais en même temps qu'ils le constituent comme sujet, ils le cachent.

Le sujet est constitué par les signifiants qui le marquent, qui l'indiquent, mais, du même coup, il se trouve subordonné à eux. Ils ne fonctionnent en tant que signifiants d'un sujet qu'à venir s'inscrire dans le réseau des signifiants d'un autre sujet.

Mais vous voyez que, s'il en est ainsi, le sujet est constamment barré par les signifiants qui le désignent.

Ce sujet n'est pas le sujet métaphysique et substantiel : il est le sujet tel qu'on peut l'appréhender dans le champ de la parole et du langage, dans la psychanalyse.

Il est celui dont Lacan dit "qu'il est un signifiant pour un autre signifiant", qu'"il est subordonné au signifiant", qu'"il est constitué comme second par rapport au signifiant" (Le séminaire, livre XI, p.129). C'est à son propos qu'il parle du "trait unaire comme premier des signifiants", de cette coche première, de ce premier un, ce un un, dont" se marque la première schize (la première division) qui fait que le sujet comme tel se distingue du signe par rapport auquel, d'abord, il a pu se constituer comme sujet". C'est à partir de là que Lacan "enseigne dès lors à se garder de confondre la fonction du  $\$$  avec l'image de l'objet (a), en tant que c'est ainsi que le sujet, lui, se voit redoublé, se voit comme constitué par l'image reflétée, momentanée, précaire, de la maîtrise, s' imagine homme seulement de ce qu'il s' imagine " (*ibid.*, p.130).

L'objet (a) est, vous le voyez, l'objet imaginaire dans lequel le sujet se trouve aliéné, prisonnier de son imaginaire, et qui "cause" le discours qu'il tient sur lui-même.

Pour être simple, disons que le sujet se prend, quand il parle, pour ce qu'il imagine être, pour ce qu'il s' imagine. Il se repère, sans le savoir, par rapport à l'objet (a) en tant que signe, c'est-à-dire par rapport à ce que ce signe signifie, par rapport au signifié. Il y a dénégation inconsciente, bien sûr, de la division, de la schize entre lui, en tant que sujet, et l'objet imaginaire: il se prend pour le signifiant du signifié, le signe, alors qu'il n'est constitué en tant que sujet que d'être le signifiant du signifiant du signifié. Ainsi en est-il, par exemple, de l'enfant qui se prend pour un chien, une fleur, une auto ou, à un degré de plus, pour le pénis du père ou la main de la mère.

"Dans la pratique analytique, ajoute Lacan, repérer le sujet par rapport à la réalité, telle qu'on la suppose nous constituant, et non par rapport au signifiant, revient à tomber déjà dans la dégradation de la constitution psychologique du sujet" (*ibid.* p. 130).

Le repérage analytique de l'objet (a) opère la libération du sujet, non en tant qu'il est signe (qu'il renvoie à un signifié) mais bien en tant qu'il devient, pour l'analyste, signifiant pour un autre signifiant, le sujet, qui lui ne renvoie à aucun signifié. Il est et il n'est pas ce que l'autre dit ou a dit de lui. Il ne l'est qu'en référence à une chaîne signifiante. Il ne l'est pas en référence au signifié d'un des éléments de cette chaîne. Rétablir cette chaîne signifiante dont certains éléments

ou la totalité des éléments sont devenus inconscients, refaire jouer l'objet (a) dans la chaîne où il a été prélevé, c'est remettre en oeuvre le jeu des signifiants et permettre à l'objet (a) de chuter en tant qu'objet imaginaire auquel s'identifiait le sujet, et par là-même permettre le refoulement du sujet, en tant que sujet, de cette chaîne.

"Je dis, écrit Lacan (*Les Temps Modernes*, n° 184-185, 1961), - que ce n'est pas la pensée, mais le sujet, que je subordonne au signifiant, - et que c'est l'inconscient dont je démontre le statut quand je m'emploie à y faire concevoir le sujet comme rejeté de la chaîne signifiante, qui du même coup se constitue comme refoulé primordial".

Ainsi s'instaure la division du sujet, la division qui le fonde, puisqu'il n'est pas le signifié du signifiant qui le marque pour un autre signifiant. Il n'y est inscrit que pour être rejeté, que pour signifier qu'il n'y est pas pris en tant que sujet.

Sans l'opération de cette division qui le fonde en tant que sujet, le petit d'homme ne peut que se trouver perdu corps et bien dans une indéfinie spécularité où il n'est rien d'autre que ce qu'on dit ou, ce qui revient au même, que ce qu'il imagine qu'il est : il y a confusion entre sa réalité de sujet et l'imaginaire du discours qu'"on" tient. Il est immédiatement ce qu'il dit être.

Il y a adéquation parfaite entre le réel et l'imaginaire. L'ordre symbolique se trouve forclos s'il est vrai qu'il ne se laisse appréhender que dans la différence qui articule l'imaginaire et le réel comme en un des effets de cet ordre. Comme dans l'effet, qui, comme tout effet, présentifie la cause.

Ce qui cause le sujet, et par conséquent l'ordre symbolique, est, nous l'avons vu, à rechercher au départ dans le jeu des signifiants, c'est-à-dire, dès la naissance et même avant, dans "le discours de l'Autre". C'est de ce rapport au langage et à la parole qui préexistent au sujet, et dans lesquels il est pris pour en être rejeté dès sa naissance et même avant, que l'inconscient se constitue. "L'inconscient, dit Lacan en une de ces formules lapidaires dont il a le secret, c'est le discours de l'Autre".

Mais ce qui aliène le sujet, ce n'est pas que le départ de cette opération qui le structure soit dans l'Autre, comme on pourrait le croire, comme le croient toujours à un moment ou à un autre les névrosés. Cette aliénation, cette méconnaissance du sujet par lui-même, est à rapporter à l'inévitable "priorité du signifiant sur le sujet". Le surgissement du sujet ne peut se donner à penser que comme désaliénation toujours précaire, furtive, de l'imaginaire, du discours qui le tient ou qu'il tient. Il n'y a de sujet humain que dans le jeu d'aliénation et de désaliénation, dans cette pulsation ou ce constant "passage" où il se reconnaît de se méconnaître. "Accorder cette priorité au signifiant sur le sujet, c'est, pour nous, tenir compte de l'expérience que Freud nous a ouverte, que le signifiant joue et gagne, si nous pouvons dire, avant que le sujet s'en avise, au point que dans le jeu du *Witz*, du mot d'esprit, par exemple, il surprenne le sujet. Par son flash, ce qu'il éclaire, c'est la division du sujet avec lui-même (L'inconscient, DDB 1966, p. 164).

La division du sujet qui autorise le jeu de cache-cache que nous venons de décrire, qui autorise l'articulation du réel et de l'imaginaire, qui n'autorise l'homme à se rencontrer avec soi-même que dans le bref instant où la cohérence de son discours conscient cède sous la pression de l'incohérence du discours inconscient, la division du sujet ne "tient pas au fait que le signifiant se produit au lieu de l'Autre", elle tient au fait même de la parole, au fait qu'il entende et qu'il parle, au fait qu'il est un homme.

"Que l'Autre soit pour le sujet le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que motiver la raison pourquoi nul sujet ne saurait être cause de soi. Ce qu'il faut admettre non pas seulement parce qu'il n'est pas Dieu, mais parce que Dieu lui-même ne l'est pas, du moins si nous devons le penser comme sujet, Saint Augustin l'a fort bien vu en refusant l'attribut de cause de soi au Dieu personnel" (*ibid.*, p.165). La parole est de l'ordre symbolique, elle est le Symbole par excellence puisqu'elle fonde le sujet et l'univers humain. En elle et par elle se conjuguent perpétuellement les deux mouvements de rencontre et de séparation : elle divise et sépare autant qu'elle unifie et unit.

En tant qu'elle est fondatrice de la différence entre imaginaire et réel, entre objet et sujet, entre objets et entre sujets, en tant qu'elle ne cesse de mettre en oeuvre l'ordre symbolique originaire, la parole fait de l'origine un concept structural et non plus un concept chronologique. C'est en elle indéfiniment diffractée et répercutée dans le réseau des signifiants qu'elle rend l'homme présent à son origine et à sa fin. Ainsi elle maintient ouverte sur le réel (Réel ?) la question de l'homme, celle de sa différence d'avec le monde et d'avec lui-même dans le monde (la différence sexuelle). Elle interdit à l'imaginaire, au discours de l'homme, de se refermer sur lui-même, de se clore.

### La Loi

Dans la mesure où elle fonctionne comme l'instance négative et négativante de la pulsion, de la pure envie, dans la mesure où elle met une "limite" à la consommation et qu'elle la rythme, une limite à l'éjection qu'elle rythme, une limite à la pulsion génitale qu'elle rythme aussi dans le temps et dans l'espace selon le désir de l'autre (non selon son plaisir ou son besoin), la loi sépare l'objet de la pulsion, elle différencie le sujet de la pulsion dont il est le lieu en même temps que de l'objet. Le sujet n'est pas la pulsion par laquelle il se manifeste dans le monde des objets. Et pas davantage le sujet ne se caractérise par l'objet qui caractérise sa pulsion et qui peut-être, comme l'a bien vu Lacan, n'importe quoi. Céder à toutes les pulsions orales d'un enfant, c'est rigoureusement l'identifier à sa bouche. Il est la bouche. La loi qui n'existe que dans l'ordre du langage renvoie le sujet à lui-même : elle opère ce passage de la pulsion au désir. Il n'y a de surgissement du désir que dans un rapport à la loi qui, si elle fonctionne comme loi, interdit au sujet de se confondre avec la multiplicité des fonctions, des pulsions dont il est le lieu. Du même coup, c'est l'Autre porteur de loi, l'Autre parlant qui est et devient l'instance de référence. Le sujet, alors, n'est plus "bouche", ou "oeil" ou "derrière" : il a une bouche, il a un oeil, il a un derrière.

Ce passage fondamental de "l'être à l'avoir", la division du sujet qu'il implique, la séparation d'avec le monde et d'avec l'Autre qu'elle autorise, en même temps d'ailleurs que la possibilité ou l'espoir d'une nouvelle rencontre qui ne serait plus disparition de soi ou annihilation de l'autre, ce passage fondamental où s'inscrit la réalité du désir n'est rien d'autre que l'opération de la loi (comme on parle, si vous le voulez, de l'opération du Saint-Esprit). Cela ne veut pas dire qu'il y aurait une loi que l'on pourrait manipuler à loisir pour faire surgir des sujets : cela veut dire, très exactement, que l'opération de la loi et le surgissement du désir du sujet sont une seule et même chose, ou plutôt,

un seul et même acte. Est-ce tout à fait par hasard si, dans le déroulé des cures analytiques de l'enfant, la représentation de l'homme en sa stature apparaît toujours avec le thème de la loi, de la limite ou de l'interdit, et que s'inaugure ainsi la dialectique de la castration, ressort de l'Oedipe ?

La loi et le désir ont partie liée.

La loi, c'est le codage de la pulsion qui se manifeste dans un organe. La pulsion "codée" - qui tombe sous le coup de la loi, qui est marquée par les signifiants du langage - renvoie non plus au plaisir de l'organe qui est le lieu de la pulsion, mais bien au sujet qui parle en tant qu'il est le lieu du désir. Ce processus de codage, ou de limitation de la pulsion qui ouvre au désir du sujet, est ce que, dans leur jargon, les psychanalystes appellent la "castration". La castration est une opération symbolique. Elle autorise le désinvestissement de la source organique et de l'objet de la pulsion en même temps que l'investissement du lieu non-lieu, du lieu utopique, du lieu sujet, du sujet en tant qu'il est nommé, appelé sous le signifiant de son nom par l'Autre. Il n'y a castration symbolique que là où il y a vocation, là où l'Autre en appelle au sujet. La castration orale, par exemple, libère l'enfant de la bouche en tant qu'elle n'aurait pour fonction que de dévorer, en tant qu'elle ne se définirait que par rapport à la sensation aveugle et par rapport à l'objet qui apaise et fait disparaître la tension de la faim. Elle le réfère au sujet qui a faim et qui n'est pas, comme l'on dit, qu'un "estomac". Elle libère la bouche de sa fonction dévorante et la met au service du sujet qui parle. Elle instaure la bipolarité structurante de la bouche en tant qu'elle est ordonnée et à la manducation et à la parole. Dès lors, c'est grâce à cette bipolarité que le petit d'homme se repère et par rapport aux objets en tant qu'il est "corps de plaisir", corps soumis au principe du plaisir, et par rapport aux sujets en tant qu'il est "corps du désir", soumis au principe de réalité. C'est en cela qu'il obéit à la loi humaine. En tant qu'homme, il ne se nourrit pas seulement de pain mais de la parole qui sort de la bouche de l'Autre.

Vous percevrez du même coup que le frein mis à l'activité orale, le renoncement à la dévoration comme activité exclusive du petit d'homme, libère l'activité auriculaire, l'oreille, en même temps que le jeu gargouillant et vibrant de la colonne d'air dans les poumons et le cavum de l'enfant. Ce qui caractérise la véritable mère c'est certes le souci de donner du bon lait à son enfant, mais c'est aussi et peut-être surtout l'attention qu'elle met à attendre et à entendre le rot qui lui est rendu en échange. Le rot est le signifiant subtil, déjà de l'ordre du langage, du lait substantiel. Il est vécu comme une acceptation de la mère par l'enfant : il s'oppose au vomissement.

La castration orale, si vous voulez, c'est ce qui se donne à entendre à propos de l'objet à manger et de la bouche qui mange. Or la bouche n'entend pas. C'est l'oreille qui se trouve alors investie, et l'objet de l'activité d'écouter, c'est la voix. Ce qui se donne à manger et ce qui se donne à entendre sont deux objets différents qui différencient des zones érogènes différentes et qui appartiennent cependant au même sujet. C'est en tant qu'il est le lieu d'imbrication de pulsions différentes et en même temps qu'il ne se réduit exclusivement à aucune d'elles, que l'image du corps - selon l'acceptation que donne à cette expression F. Dolto - va se trouver soumise au refoulement. C'est ce refoulement de l'image du corps - absent chez les psychotiques - qui autorise le sujet à résider dans son nom, à s'inscrire dans le réseau des signifiants où non seulement il trouve sa place, mais aussi où il peut prendre des places différentes selon les positions qu'il occupe par rapport à d'autres sujets.

De l'autre côté, du côté de l'anus, la castration n'est pas moins importante. Il faut remarquer d'abord que, dans la mesure où l'on peut décomposer en moments logiques l'activité libidinale, il faut bien que celle-ci soit distraite, pour une part, de l'activité orale (castration) pour être investie dans l'activité anale de déjection ou de rétention. L'objet de la pulsion anale, c'est l'étron. L'éducation à la propreté et le rythme qu'elle impose (castration) va à son tour libérer une part de la libido de la satisfaction anale. La castration anale, c'est ce qui se donne à entendre à propos de l'objet à rejeter et de l'organe qui rejette. Or l'anus n'entend pas. C'est l'oreille qui se trouve à nouveau investie et plus particulièrement aussi le nez. Dans les moments de la défécation, l'odeur qui enveloppe le bébé avec intensité vient se substituer à l'odeur de la mère. Cette odeur est toujours signifiée par la mère et entraîne toujours une séparation du corps de l'enfant d'avec le corps de celui qui le porte. Je crois pour ma part que cet enveloppement de l'odeur in generis qui tout à la fois pénètre à l'intérieur du corps et provoque la séparation d'avec un autre corps (ou du moins l'intervention de quelqu'un), est à l'origine du concept de volumé. C'est de plus au moment où quelque chose se sépare du corps, l'étron, que l'enfant est séparé du corps de l'autre. Vous voyez que les risques d'identification imaginaire de l'enfant à l'étron à rejeter, à nettoyer, ne sont pas vains. C'est de la place qu'occupe l'enfant dans le désir de la mère qu'il dépendra que, au rejet de l'étron que la mère qualifiera de mauvais, de sale, vienne s'articuler le baiser restaurateur de la même mère : elle différencie par le fait même le caca (mauvais) de celui qui le fait. Par là s'ouvre entre autres la possibilité que nous aurons ou non de nous détacher de nos oeuvres sans avoir l'impression d'être rejetés, la possibilité que nous aurons ou non de courir le risque de perdre quelque chose sans pour autant que nous ayons l'impression d'être perdus.

Comment dire ? Alors que le psychotique qui n'est pas pris dans le réseau des signifiants, qui n'a pas accédé à l'ordre symbolique, "se" loge là où s'exerce la pulsion organique à laquelle il est "réduit" : dans la main, dans l'oeil, dans la bouche..., celui qui n'est pas psychotique se loge en ce lieu non-lieu, lieu symbolique par excellence auquel la loi dont l'Autre est porteur le renvoie comme au sujet de la parole entendue.

La loi, c'est-à-dire le codage de la pulsion par la parole de l'Autre, réfère *ipso facto* toutes les pulsions à l'oreille - au sujet qui parle de ce qu'il entend, aux deux sens de l'expression : - du fait qu'il entend la parole qui s'imprime en lui dans un *corpus* codé qu'il décode en parlant, - du fait aussi qu'il parle des choses, des objets dont on lui parle, et par la représentation desquels il accède au désir de l'Autre dans le don ou le refus.

Lorsque je dis que la loi réfère toutes les pulsions à l'oreille, vous percevez qu'en définitive il ne s'agit pas de l'oreille anatomique ou de la fonction acoustique dont on a vu, au cours de cette session, qu'elle pouvait être aussi le lieu d'une fixation libidinale alienante, qu'elle pouvait se réduire à un dressage, le pire peut-être, celui qui fait du langage un objet à consommer.

L'oreille dont je parle, c'est l'oreille (symbolique) du sujet, du sujet barré par les signifiants qui le constituent, du sujet qui ne peut entendre la parole que de ce que ça parle en lui avant même qu'il ne parle, et du seul fait que venir au monde, c'est être livré à la parole qui se livre dans l'homme.

Cette parole que l'homme croit tenir, c'est elle en définitive qui le tient : "Ce n'est pas l'homme qui fait le symbole, écrit Lacan, c'est le symbole qui fait l'homme".

La loi opère ce passage de l'être à l'avoir qui fonde le sujet humain. En d'autres termes, le sujet n'est pas la parole, il l'a. Et c'est de l'avoir qu'il est. S'il l'a, c'est qu'elle peut lui être donnée - ou refusée.

La preuve que la parole est donnée à l'homme réside dans le fait qu'il parle. : ça parle. Mais vous voyez bien que c'est dans la mesure où il ne s'identifie pas à la parole qui parle en lui, ou, en d'autres termes, à ce qu'il dit, qu'il est susceptible de la rendre ou de la donner à son tour. S'il vient, en effet, à s'identifier imaginativement à la parole qu'il prononce, il ne peut parler sans mourir, il ne peut donner la parole à l'autre sans mourir. Mais vous voyez bien qu'il ne meurt pas et que de la même manière que son identification à la parole lui fait vivre une vie imaginaire, le fait de parler, de donner la parole, lui fait mourir une mort imaginaire. En réalité, il ne peut paradoxalement ni vivre, ni mourir. S'identifiant à la parole, au lieu de s'en différencier, de reconnaître qu'elle le constitue dans la mesure où elle lui est donnée, qu'elle se donne à lui qui ne l'est pas, il s'imagine être la parole absolue - ou, si vous voulez, le maître de la parole, ou, si vous voulez encore, sa propre origine. Toute confrontation au réel, toute irruption de l'Autre comme ayant lui-aussi la parole, le précipitera dans la déception, dans la dépression, et, à la limite où nous nous situons par hypothèse, dans la mort absolue.

Vous reconnaissez là l'oscillation fascinante de la relation duelle, du moment imaginaire dont nous avons parlé. C'est dans la mesure où la loi traverse cette relation, castre le rapport que l'homme tend à entretenir avec la parole sur le mode pulsionnel que nous avons décrit, qu'elle fait sortir l'homme de cette opposition abstraite, inviable, c'est dans cette mesure que le sujet surgit dans sa réalité, celle du désir qui l'inscrit dans l'ordre symbolique, où vie et mort se rencontrent et se séparent sans se confondre. C'est là qu'il accède à ce qu'il devient et qu'il a toujours déjà été : un vivant dans la vie, un mort dans la mort. C'est là qu'il demeure pour le temps et l'espace de son histoire, dans un rapport à la parole qui le constitue et comme un vivant et comme un mortel. Il devient ce qu'il est : quelqu'un parmi les autres, cet un dans la multiplicité des autres où viennent à se signifier par la loi de son être, de l'être dans le monde, et la vie et la mort.

S'il en est ainsi, vous voyez bien qu'en rigueur de termes ce n'est pas l'homme qui donne d'autorité la parole constitutive de l'homme, c'est la parole elle-même qui se donne, se transmet par la médiation de l'homme, dans cet ordre symbolique où s'articulent la vie et la mort.

Mais si l'homme est impuissant à transmettre, à donner la parole, il a pour fonction, pour ainsi parler, d'être le gardien de la loi, de la loi qui le traverse et l'installe, pour le temps de sa vie, dans l'ordre symbolique d'où la parole est absente et où elle ne se donne à lire que dans ses effets. La parole est toujours déjà donnée à l'homme puisqu'il est toujours déjà soumis à la loi du langage.

Pour l'homme en tant qu'effet de la parole, en tant que sujet, l'oeuvre de la parole, dépend de la manière dont il se trouvera soumis ou dont il se soumettra à la loi, à la loi du langage. En d'autres termes ; de la manière dont il la gardera. Vous voyez bien qu'il peut s'identifier à la loi sous prétexte de la garder : ce faisant, il s'identifie au signifiant de la parole et se prend pour ce que la loi signifie, pour la parole même (position par excellence du paranoïaque).

Il peut aussi ne la garder que pour la transgresser : ce faisant, il laisse la parole oeuvrer ou jouer en lui en soumettant les autres à la loi, sans y être jamais soumis, tenu ; la loi fonctionne chez lui comme un savoir dont il se sert, la loi devient sa loi. En d'autres termes, il est dans la position de celui qui fait oeuvrer la parole à son profit, au profit du moi imaginaire et débridé. Le sujet n'y est jamais qu'une apparence de sujet (position du pervers par excellence).

Il peut encore la garder pour rien dans la mesure où elle ne lui a pas été donnée en référence à la parole et au désir du sujet qui la donne (position du psychotique).

Il peut la garder pour l'autre (position de l'hystérique) et il peut la garder pour lui (position de l'obsessionnel).

La position du sujet par rapport à la loi, dans la structure du langage qu'il tient, indique quels rapports il entretient avec la parole absente et du même coup quelle est sa position par rapport à la vie, à la mort, à l'Autre. Dans le fonctionnement de la structure, se repère la modalité de son désir : ce qui est l'objet de la psychanalyse.